



La Sorcière de Moyemont

Par Édouard Sylvin.

Mon savant ami, M. Chevreux, archiviste du département, a raconté, dans une intéressante brochure, comment, au commencement du XVII^e siècle, Claudette Poirot, fille de sorcière et soupçonnée d'être sorcière elle-même, fut, après avoir subi trois fois la question, expulsée de Moyemont. M. Chevreux n'a pas tout su, ou peut-être il n'a pas voulu tout dire. Claudette Poirot se réfugia dans les montagnes du côté de l'Alsace ; elle y rencontra un berger qui passait aussi pour sorcier, parce qu'il était moins ignorant que les gens de son village. Ces deux êtres, épris de solitude et de silence, eurent pitié l'un de l'autre ; un curé les unit par charité, et ils firent souche, sinon d'honnêtes gens, cela dépasse le pouvoir des sorciers, mais d'êtres malicieux et hardis qui se rendirent illustres dans la contrebande et le braconnage.

Dans une vie de périls, accompagnés de privations, une pareille lignée s'épuisa vite. Il y a une vingtaine d'années, le dernier descendant de Claudette Poirot était devenu simple journalier ; il vivait tout près de Moyemont, entre Saint-Genest et Ortoncourt. Les gens du pays se le rappelleraient bien si je disais son nom. C'était un bonhomme en dedans, qui riait silencieusement et qu'on trouvait sournois. Il perdit sa femme deux jours après qu'elle fut accouchée d'une petite fille. Cette race de sorciers est extraordinaire pour l'affection qui lie les males aux femelles et réciproquement. L'arrière petit-fils de Claudette Poirot ne fit que languir après la mort de sa femme ; la petite Claudette (c'était le nom de l'enfant), malgré ses bégaiements et ses premiers sourires déjà mutins, ne fut pas assez forte pour le retenir à la vie ; il lui en voulait peut-être, au fond du cœur, d'avoir causé la mort de sa mère ; bref, il mourut, et Claudette resta seule auprès du grabat où gisait le corps de son père.

La femme d'un fermier voisin, en venant voir le père de Claudette qu'elle savait malade, trouva l'orpheline immobile, fixant sur le défunt des yeux agrandis par l'épouvante. Mme Humbert, avec un tempérament impérieux, possédait un cœur accessible à la pitié. Elle emmena l'enfant à la ferme, et annonça à son mari qu'elle la garderait. Humbert n'opposait jamais d'objections aux volontés de sa femme et ne s'en trouvait pas plus mal. Claudette fut tout de suite installée ; elle avait alors trois ans, et elle fut élevée avec le fils des fermiers, le petit Claude, qui en avait cinq.

Ils grandirent ensemble, comme frère et sœur. On ne vit jamais, entre enfants, attachement plus vif et plus complet. Claude avait un caractère

doux et sérieux, qui faisait dire à sa mère qu'il était le vivant portrait de son père. Bien que moins âgée, Claudette ne tarda pas à le dominer ; elle en faisait ce qu'elle voulait ; elle l'amusait avec toute sorte de petites inventions et de mines drôles qui n'étaient qu'à elle, et, comme elle possédait un fond de malice, elle ne lui épargnait pas les niches, quitte à se jeter dans ses bras et à l'embrasser vingt fois quand elle l'avait fait pleurer. Les beaux et les mauvais côtés du cœur humain se montrent naïvement dans l'enfance ; la malice un peu sournoise de Claudette lui fit des ennemis parmi les autres enfants, bien qu'elle ne l'exerçât que contre les méchants, et encore un peu contre les sots ; mais ceux-ci sont plus dangereux que les autres, et, d'ailleurs, ils font nombre. Claudette fut en butte à leurs injures ; ils l'appelèrent « la sans père ni mère », la « mendiante ». Les enfants ont plus de franchise que les hommes ; ils reprochent ouvertement leur misère aux malheureux. Quelquefois ils complotèrent, à deux ou trois vauriens, de battre la Claudette ; mais celle-ci n'était pas plus embarrassée des ongles que de la langue pour se défendre ; et Claude, accourant prouvait par des actes que, si sa nature était tendre et facile, il avait les poings durs et solides.

Les deux enfants arrivèrent ainsi côte à côte, à l'âge où des idées et des sensations nouvelles apparaissent parmi les idées et les sensations de l'enfance. Ils ne pensaient pas à mal, et personne n'y pensait pour eux. Mme Humbert ne les surveillait guère ; le fermier était mort longtemps avant que Claude et Claudette eussent fait leur première communion ; la direction de la ferme pesait tout entière sur les bras de sa veuve, et elle s'en acquittait en femme de tête ; mais elle s'occupait peu des enfants. Elle veillait toutefois à ce qu'ils suivissent régulièrement les offices ; comme elle était très dévote, elle pensait volontiers que la religion est le principal dans une éducation, et qu'au besoin elle supplée au reste.

Par le reste, il faut entendre l'instruction et les principes de morale, car pour les soins du ménage et les connaissances indispensables à l'exploitation d'une ferme, Mme Humbert les inculqua de bonne heure elle-même aux deux enfants. Son exemple les rendit honnêtes et laborieux sans efforts et sans théorie ; mais, après tout, si bon qu'il soit, l'exemple ne suffit pas toujours ; s'il développa les qualités de Claude et de Claudette, il laissa croître également leurs défauts.

Quand Claudette devint jeune fille, elle prit par la tendance de sa nature, des habitudes de dissimulation silencieuse et de réserve défiante, qui se combinaient avec un enjouement moqueur que rien ne troublait jamais. Sa physionomie attrayante et malicieuse s'harmonisait avec la tournure de son esprit ; Claudette, à seize ans, était grande et bien faite, jolie sous le hâle de la campagne ; ses yeux bleus riaient toujours, mais sa bouche, d'un dessin délicat, demeurait sérieuse ; jusqu'à vingt ans et même au-delà, sa figure, encadrée de cheveux d'un blond chaud, conserva un air enfant qui charmait d'abord les regards des gens et gagnait ensuite leur cœur.

Les petits garçons, qui l'avaient injuriée et battue autrefois, devenus grands, avaient bien changé de conduite vis-à-vis d'elle. Ils se pressaient sur la place de l'église, le dimanche, pour la voir aller à la messe ; ils la poursuivaient jusque dans les champs, et le soir, après la journée, on en

trouvait toujours un ou deux rôdant autour de la ferme en poussant de gros soupirs. Claude veillait sur Claudette avec une vigilance farouche. L'honneur de sa sœur lui était aussi cher que le sien, disait-il aux vieux serviteurs de la ferme. Ceux-ci, en vrais Vosgiens, l'approuvaient d'un signe de tête avec un sourire mystérieux. Claudette laissait faire Claude ; mais elle s'arrangeait de manière à lui faciliter la tâche. Comme elle n'était point coquette, elle n'encourageait aucun de ses trente-six amoureux, et elle avait des façons irrésistibles de se débarrasser des plus pressants avec un geste, un mot, un regard, un éclat de rire, qui les clouaient sur place, tout piteux.

Mais il y a des importunités auxquelles on n'échappe point aussi aisément et dont il n'est pas toujours prudent de se plaindre. Claudette tenait de ses ascendants un instinct qui l'en avertissait plus sûrement que l'expérience n'en avertit d'autres. M. le curé inspirait à Mme Humbert une confiance absolue. C'était le fils d'un fermier d'Aydoilles ; elle l'avait connu quand il était encore au séminaire ; elle se le rappelait grand, maigre et pâle, avec ses longs cheveux noirs flottant jusqu'à sa soutane et ses regards perdus dans des contemplations extatiques ; elle en avait gardé une impression ineffaçable, et, dans le prêtre vigoureux, qui commençait à bedonner, dont le visage s'empourprait aisément après le dîner, et dont l'air béat ne corrigeait pas toujours le regard hardi, Mme Humbert persistait à voir le lévite intéressant d'autrefois.

Si Claudette s'était étonnée devant elle des attentions excessives de M. le curé, des regards dont il la poursuivait, des paroles étranges qu'il lui glissait à l'oreille, des familiarités dont il la persécutait, Mme Humbert, entre le prêtre et la jeune fille, n'aurait pas balancé un instant et se serait écrié qu'un cœur vicieux est seul capable de suspecter la vertu des saints. Claudette ne disait rien à la mère, car elle la savait aveuglée par la prévention ; elle ne disait rien au fils, car elle redoutait les suites de sa colère ; mais elle se défendait très bien toute seule, évitant les occasions de tête à tête avec M. le curé, faisant la sourde à ses propos, échappant à ses caresses, et, toujours rieuse et légère, fuyant devant lui comme un oiseau dont on a coupé les ailes. Et ainsi, tenu en haleine, guettant une occasion qu'il ne pouvait jamais saisir, M. le curé s'essouffait à suivre l'insaisissable et rusée jeune fille.

Si Claudette pouvait tromper M. le curé et lui faire prendre pour insouciance et innocente coquetterie son habile tactique, Claude n'était garçon ni à deviner la passion des autres, ni à cacher la sienne. M. le curé s'occupait de lui sans qu'il l'eût demandé. A peine Claude eût-il satisfait au sort que sa mère, le prenant à part, lui annonça qu'elle avait obtenu pour lui la main de Berthe Pierre, une riche héritière de Dommartin, et que le mariage aurait lieu dans deux mois. Claude ne répondit pas. Il alla trouver Claudette et lui annonça ce qui se passait. Claudette, pâle et tremblante, le regarda dans les yeux et lui dit qu'il devait obéir à sa mère. « M'aimes-tu ? lui demanda Claude.

- Comment ne t'aimerai-je pas ? répondit Claudette d'une manière évasive. N'avons-nous pas été élevés ensemble ?

La jeune fille s'enfuit après avoir lancé cette réponse, et Claude, résolu, alla trouver sa mère pour lui déclarer que jamais il n'épouserait

Berthe Pierre, parce qu'il en aimait une autre. Mme Humbert lui demanda sévèrement quel était le nom de cette autre ; quand elle le connut, elle ne dit à son fils que ces simples mots :

« J'ai décidé que la noce aurait lieu dans deux mois. Prépare-toi donc pour ce moment-là.

- La préparation est toute faite, riposta Claude. Je n'épouserai pas Berthe Pierre.

La mère et le fils se tournèrent le dos, mais le son de leur voix indiquait que leur résolution était bien prise des deux côtés.

La fermière fut d'abord sur le point d'expulser Claudette ; mais, auparavant, elle voulut consulter M. le curé. Claude et Claudette connurent, le lendemain, le résultat de cette consultation.

- Écoute, Claude, dit Mme Humbert à son fils, à la fin du dîner et devant Claudette, tu épouseras Berthe Pierre ou tu quitteras ma maison.

La fermière se leva de table, sans regarder Claudette, et se retira. Deux heures après, Claude sortait de la ferme, avec un paquet sur le dos. Claudette le suivait en pleurant, le suppliant de ne pas partir ; mais rien n'y fit ; digne fils de sa mère, Claude ne céda pas.

- Elle m'a chassée ; elle te chassera aussi, tu verras, assura-t-il à Claudette. Tu viendras alors me retrouver à Laveline, chez mon cousin. Nous attendrons que j'aie l'âge pour nous marier.

Il partit ; le soir, au souper, Claudette, les yeux pleins de larmes, s'agenouilla devant Mme Humbert.

- Oh ! ce n'est pas ma faute, s'écria-t-elle ; je m'en irai pour qu'il revienne.

La fermière, d'abord, jeta sur la jeune fille des regards sombres ; puis, elle la fit relever sans brusquerie.

- Ne t'occupe pas de cela, lui dit-elle, je sais que tu n'as rien à te reprocher.

Depuis ce jour, Mme Humbert ne parla plus de son fils, et, telle était l'influence qu'elle exerçait sur son entourage, que personne, devant elle, n'osa faire allusion à Claude.

Et le temps passa. Mais la ferme de Mme Humbert n'avait plus le même aspect. Claude avait emporté la joie de la maison. Devant la maîtresse, les serviteurs, frappés de crainte autant que de respect, n'osaient plus élever la voix ; la fermière, qu'un mal secret minait lentement, changea tout à coup après le départ de son fils. Un voile livide recouvrit peu à peu son visage ; un feu intérieur brûla dans ses yeux, et on la vit aller de jour en jour avec plus de peine, silencieuse et sombre, serrant les lèvres comme pour retenir un cri de douleur. Elle ne faisait point plus mauvaise figure à

Claudette ; mais elle ne lui parlait, comme à tout le monde, d'ailleurs, qu'à la dernière extrémité. M. le curé seul avait facilement accès auprès d'elle. Ils s'enfermaient souvent ensemble et causaient longuement.

Après ses visites, quand M. le curé pouvait saisir Claudette dans quelque coin, il l'arrêtait et volontiers la lutinait, lui pinçant la joue, ou bien appuyant la main sur son épaule ; à ces gestes, il joignait quelque compliment en approchant son visage de celui de la jeune fille ; sa voix s'embarrassait et son haleine passait sur Claudette comme un souffle enflammé. Quelquefois, non sans hésiter, il lui demandait pourquoi elle ne venait jamais le voir au presbytère. Claudette échappait à ses invitations comme à ses familiarités par une retraite habile, sans lui résister de front.

- Que dirait votre Jacqueline ! demandait-elle en faisant allusion à la vieille servante, grondeuse et clairvoyante, de M. le curé.

- J'enverrai Jacqueline chez son neveu passer une journée. Vous viendrez alors, bien sûr, n'est-ce pas, ma petite Claudette ?

- Jacqueline ne voudra jamais s'absenter.

- Je m'en charge... Promettez-moi seulement de venir.

- N'est-on pas bien au confessionnal pour causer ?

- Chut ! voilà quelqu'un.

Jamais M. le curé n'obtenait d'autre réponse qu'une réponse évasive ; mais il attribuait cette réserve à la timidité naturelle aux jeunes filles, et ne doutait pas d'en venir un jour à ses fins. Il lui fallait, pour cela, se débarrasser de sa servante, qu'il craignait presque autant que son évêque.

Cependant, la situation de Mme Humbert empira. M. le curé en dit un mot à Claudette.

- Vous serez couchée sur le testament, mignonne, insinua-t-il. J'y veillerai ; vous en serez reconnaissante, hein ?...

- Ne faudrait-il pas prévenir M. Claude ?

- Gardez-vous en bien, s'écria le prêtre. Il aura ce que la loi lui assure... strictement. Ce sera le juste châtement de sa désobéissance.

M. le curé avait prononcé ces mots d'un air mystérieux et sévère à la fois. Claudette attachait sur lui des regards dont il ne comprit pas l'expression, mais qui le remuèrent profondément, car il murmura en se retirant :

- Voilà des yeux bien dangereux pour le salut des âmes !

Le lendemain de ce jour, Mme Humbert prit le lit ; elle fit venir Claudette et la chargea du soin de diriger la maison. La jeune fille, qui ne

pouvait retenir ses larmes, lui proposa de rester auprès d'elle pour la soigner.

- Ne t'occupe pas de cela, lui répondit Mme Humbert. On y a pourvu.

En effet, dans la journée, une béguine arriva de Saint-Dié, conduite par le curé, et s'installa auprès de la malade.

Le médecin vint à son tour. Claudette, à chacune de ses visites, guettait son départ pour l'interroger. Depuis longtemps, il secouait la tête d'un air chagrin, tout en s'efforçant de rassurer la jeune fille. Cette fois la vérité lui échappa.

- Elle est perdue, déclara-t-il.

Claudette devint toute blanche.

- Perdue, répéta-t-elle, vous ne voulez pas dire, M. le docteur, que Mme Humbert va mourir... bientôt ?

- Si, ma pauvre Claudette, c'est justement ce que je veux dire. Je ne puis pas fixer le jour, mais ce ne sera pas long.

Claudette se mit à pleurer amèrement. Elle monta dans sa chambre et écrivit à Claude ce que le médecin venait de lui apprendre. C'était la quatrième lettre qu'elle écrivait ainsi. Un garçon de ferme, Nicolas, s'était chargé de porter les lettres à la poste. Ce Nicolas aimait Claudette et était jaloux de Claude. Convaincu que les lettres de Claudette étaient des lettres d'amour, au lieu de les mettre à la poste, il les brûlait au milieu des champs. Il en fut de la dernière comme des autres ; le lendemain et le jour d'ensuite, Claudette regarda en vain sur la route ; Claude, qu'elle appelait avec instance, ne parut pas.

Pendant ce temps-là, M. le curé s'enfermait avec la béguine dans la chambre de la malade et n'en sortait qu'après un long séjour. Claudette pressentait quelque danger ; quand elle approchait de Mme Humbert, elle lui demandait, en insistant avec intention sur les mots, si elle ne désirait pas quelque chose, qu'elle, Claudette, ou d'autres pourraient lui procurer pour la consoler, sinon pour la soulager. Mais Mme Humbert ne répondait pas, ou la béguine s'efforçait d'écarter la jeune fille du lit. Tant que les visites du prêtre duraient, Claudette restait dans la pièce voisine, prête à répondre au premier appel. Elle se tenait debout devant la fenêtre, regardant sans les voir le paysage blanc de neige, car on était en hiver, et le profil vague des montagnes lointaines qui s'effaçait dans la brume. Quelquefois, la nuit venait sans qu'elle s'en aperçut, tant sa rêverie était profonde. Le deuxième jour après qu'elle eût écrit la dernière lettre à Claude, elle était ainsi, seule, tournée vers la campagne, attendant la sortie de M. le curé. Une servante avait allumé une chandelle ; Claudette ne l'avait même pas entendue. Tout à coup, elle sentit une main s'appuyer sur son épaule. Elle tressaillit et se retourna. M. le curé, souriant, se tenait devant elle :

- Pas de bruit, Claudette, dit-il. Demain, la vieille fera son testament. On ne vous oubliera pas ; mais vous, de votre côté, ne soyez pas ingrate.

Il n'attendit pas de réponse. Il avait parlé à voix basse ; il partit sans faire de bruit, laissant la jeune fille atteinte au cœur. Quel mystère se cachait sous ces paroles ? M. le curé avait-il obtenu d'une mère qu'elle dépouillât son fils ? Claudette entra dans la chambre et se dirigea vers le lit. La bégue voulut la retenir, mais Claudette la repoussa brusquement.

- Madame, ne voulez-vous pas voir Claude ? demanda-t-elle en se penchant vers la malade.

Celle-ci fit un mouvement qui tira de l'ombre, pendant l'espace de quelques secondes, son visage creux, ses yeux brillants, ses lèvres blêmies et tirées.

- Mon fils ! murmura-t-elle dans un sanglot sans larmes, cri de douleur inexprimable. Je ne le verrai donc pas avant de mourir... mauvais fils ! mauvais fils ! Dieu le punira. Demain matin... il sera trop tard.

Elle ne put en dire davantage et son visage retomba dans l'obscurité. Claudette sortit de la chambre en silence. Elle courbait la tête comme lorsqu'on médite ; tout à coup, elle la releva comme lorsqu'on a pris une résolution.

Une heure après, quand tout le monde fut couché, elle sortit de la ferme, seule, en faisant le moins de bruit possible. Dix heures tintaient au clocher de l'église. La nuit était absolument noire, si noire qu'on distinguait à peine la blancheur du sol. Un vent froid venait des Vosges, poussant devant lui des flocons de neige durcie, qui cinglaient le visage de la jeune fille et la piquaient comme des aiguilles. Elle marchait en se hâtant, appuyée sur un parapluie qui lui servait de canne. Ses pieds enfonçaient dans la neige dont elle sentait peu à peu et de plus en plus l'humidité à travers ses chaussures. Mais elle n'y pensait pas et n'en allait que plus vite.

Claudette avait un long trajet à faire, plus de quarante kilomètres ; elle se rendait à Laveline auprès de Claude. Il fallait arriver avant le jour, prévenir le fils de Mme Humbert de l'état de sa mère, lui dire, si c'était nécessaire pour le décider, quel danger le menaçait lui-même dans ses intérêts et l'obliger à prendre un cheval pour arriver à la ferme de bonne heure. Claudette calculait qu'elle pourrait atteindre Laveline vers cinq heures du matin et que, si Claude ne perdait pas de temps, sa mère le verrait à son chevet entre huit et neuf heures. Mais pour que ce plan réussît, Claudette devait marcher aussi vite qu'un homme, dans la neige, dans les montagnes, à travers une campagne désolée, où les sifflets de la bise, les aboiements lointains des chiens et les hurlements des loups, formaient, dans la nuit, un concert lugubre.

Dans cette épreuve, l'âme de ses ancêtres, les sorciers, les bergers farouches et les intrépides contrebandiers, la soutint. Cette espèce se défend des hommes par la ruse et brave la nature d'un fier courage. Il est vrai que les hommes lui font du mal et que la nature a de mystérieuses sympathies pour elle. L'obscurité protégea le départ de Claudette ; le vent

glacé durcit la neige sous ses pas ; les loups ne l'approchèrent point, mais leurs hurlements retinrent les vagabonds dans leurs abris. A force de volonté, Claudette triompha bientôt de la terreur secrète qui passait sur elle par frissons et suspendait les battements de son cœur. Elle évoqua même l'image de Claude, et, en compagnie de ce visage aimable et doux, dont les yeux bleus paraissaient l'implorer, Claudette, réconfortée, avança d'un pas plus allègre.

Elle traversa plusieurs villages ; les chiens grondaient, mais elle ne vit personne. A distance, les toits blancs lui semblaient des linceuls étendus dans l'air. Dans les rues, le silence était profond ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres. La paix des villages lui paraissait plus solennelle encore que celle de la campagne ; il s'y mêlait la pensée du repos des hommes. Claudette se pressait davantage, comme si un instinct lui disait qu'il y avait plus de sûreté pour elle dans le désert qu'au milieu des habitations humaines. Après Méménil, la route s'élève sur le flanc d'une montagne boisée. Le vent murmurait un chant plaintif en passant dans les pins ; il berçait le rêve de Claudette, accoutumée à la nuit et tout à fait rassurée.

Elle traversa Viménil de l'autre côté de la montagne. Elle avait bien marché ; une heure du matin sonnait ; elle ne se sentait pas lasse. Une inquiétude cependant assiégeait son esprit. Comment, en arrivant à Laveline trouverait-elle la maison du parent chez qui Claude s'était engagé comme garçon de ferme ? Elle était si absorbée par cette pensée, et elle allait d'un tel pas qu'au sortir du village elle n'aperçut, que lorsqu'elle eu fut tout près, la silhouette d'un autre voyageur nocturne.

C'est alors qu'elle se sentit le cœur serré. Dès qu'elle vit cette ombre, elle s'arrêta. L'ombre s'arrêta en même temps. Il sembla à Claudette que l'ombre se retournait et venait à elle. La jeune fille eut peur et voulut s'enfuir ; elle n'en eut pas la force tout de suite, et, pendant qu'elle faisait appel à son courage, l'autre voyageur, qui n'avancait qu'avec précaution, demanda d'une voix ferme :

- Qui est là ? Qui êtes-vous ? Est-ce à moi que vous en voulez ?

Claudette tressaillit, et bien que l'homme, car décidément cette ombre était celle d'un homme, brandit un bâton, elle se rassura et répondit :

- C'est donc vous, Claude Humbert, que je rencontre ?

L'homme poussa un cri et courut à la jeune fille.

- Claudette !

Il lui prit les mains et les serra avec transport.

- Claudette, c'est bien toi, Claudette, dans ces bois, à cette heure-ci. Ma mère t'a-t-elle donc chassée aussi ? Et où allais-tu, ma pauvre Claudette ?

- Votre mère ne m'a point chassée, répondit Claudette en retirant ses mains de celles du jeune homme. Votre mère est bien malade et j'allais vous chercher, car elle veut vous voir avant de mourir.

Claude fit un geste dont le sens était difficile à saisir.

- Ma mère est-elle donc si mal ?

- Elle est bien bas, mon Claude.

- Pourquoi ne m'a-t-on pas écrit ?

- Je vous ai écrit quatre fois. Est-ce que vous n'avez jamais reçu mes lettres ?

- Jamais... Mais nous causerons en route. Partons, partons vite.

Claudette retourna sur ses pas, marchant à côté de Claude. Quand ils eurent traversé le village, la jeune fille reprit la conversation et le son de sa voix révélait une arrière-pensée qui n'était pas exempte d'inquiétude.

- Claude, j'y songe, comment se fait-il que je vous ai rencontré à Viménil ? demanda-t-elle.

- Je suis si sot, CLaudette, que tu auras de la peine à le croire, répondit naïvement le jeune homme. C'est la quatrième fois que je quitte Laveline, quand tout le monde est couché, pour aller à la ferme, pour te parler, à toi, et pour tâcher d'apercevoir ma mère sans me montrer.

- Vrai, mon Claude ! s'écria la jeune fille avec un accent ravi. Ce n'est pas pour autre chose que tu cours ainsi la nuit ?

- Ce n'est pas pour autre chose, mais le cœur me manque en route. Tu l'as vu, je m'en retournais avant d'avoir achevé le voyage.

Claudette garda le silence, mais son cœur battait joyeusement, et ce n'était pas de peur que sa main tremblait quand Claude la prit.

- Tu penses donc à moi encore, dit-il. Tu es donc jalouse de moi ?

Claudette retira vivement sa main.

- C'est à votre mère qu'il faut penser.

Claude soupira.

- Tu as raison. Parle-moi d'elle. Elle est donc malade depuis longtemps ?

Claudette lui donna tous les détails qui pouvaient l'intéresser et lui raconta comment le curé manœuvrait auprès de Mme Humbert.

- Ainsi c'est pour moi que tu as entrepris un pareil voyage ; c'est pour que ma mère me voie encore ; c'est pour sauver mon bien des mains crochues des prêtres... Ah ! Claudette !...

- Est-ce que votre mère ne m'a pas élevée ? Est-ce que vous n'êtes pas mon frère ?

Il ne lui répondit pas et ils continuèrent à marcher côte à côte, en silence, le cœur agité de sentiments contradictoires, l'esprit plein de pensées. Il était quatre heures du matin quand ils arrivèrent à la ferme sans avoir fait de rencontres. Personne n'était levé. Claudette rentra dans sa chambre sans être aperçue, ni entendue. Claude pénétra doucement dans celle de sa mère. La béguine dormait sur un fauteuil. Il s'approcha du lit. La malade ouvrit les yeux, et, à la lueur de la veilleuse, reconnaissant aussitôt le cher visage qui se penchait au-dessus du sien :

- Mon Claude, mon cher enfant, s'écria-t-elle en l'entourant de ses bras, avec une explosion de larmes. Dieu permet donc que je te voie avant de mourir. Je puis partir à présent. Te voilà donc, mon fils, mon cher Claude...

Claude, trop ému pour pouvoir parler, couvrait le visage de sa mère de larmes et de baisers. Quand il put articuler un mot, ce fut pour lui demander pardon, mais elle le serra plus vivement contre son cœur en lui disant de se taire, et ils restèrent ainsi, longtemps, bien longtemps, dans les bras l'un de l'autre, noyés dans des sensations qu'il ne faut pas essayer de rendre.

Lorsque, sur les neuf heures, M. le curé se présenta, accompagné d'un notaire, ce dernier n'eut pas besoin d'entrer dans la chambre de Mme Humbert, et M. le curé, en voyant Claude, n'essaya même pas de revenir sur un sujet qui cependant lui tenait au cœur. Ni lui, ni personne ne surent jamais comment Claude avait été prévenu, ni comment il était entré dans la ferme. La béguine raconta, en se signant, qu'au milieu de la nuit elle l'avait vu tout à coup installé au chevet du lit. Claudette ne parut pas moins étonnée que les autres, et ce ne fut que bien longtemps plus tard que M. le curé soupçonna la vérité.

Mme Humbert mourut deux jours après le retour de Claude ; elle s'en alla, sinon sans douleur, du moins sans amertume, en bénissant son fils, après lui avoir recommandé de choisir pour sa femme celle qui lui en paraîtrait digne. C'est seulement chez les grands cœurs que l'amour peut ainsi vaincre l'orgueil. Cependant elle ne nomma pas Claudette.

Sa tombe est derrière l'église, près d'un arbre où les oiseaux font leurs nids au printemps, couverte d'une herbe plus douce que le velours, à l'ombre d'une croix de pierre où des mains pieuses ont accroché des couronnes d'immortelles qu'ils renouvellent souvent. Lecteur, je te souhaite un lit aussi paisible à la fin d'une vie heureuse.

Les semaines se sont écoulées ; peu à peu, en s'accumulant, elles ont formé des mois ; et, peu à peu, à mesure que le souvenir de Mme Humbert, sans s'effacer, s'est éloigné dans la pensée de ceux qui l'aimaient et a perdu

les traits douloureux de la réalité pour prendre une teinte rêveuse, la blessure de leur cœur s'est cicatrisée et leur douleur s'est assoupie. Ils se sont faits au départ de l'être cher ; leur tristesse est devenue de la mélancolie ; les larmes que le fantôme leur fait encore verser ont de la douceur ; ils lui souriront bientôt. Ce sont les lois de la nature, auxquelles les âmes les plus fortes n'échappent pas. On vit avec les vivants et non avec les morts ; les morts eux-mêmes se conforment à cette nécessité et reprennent l'aspect de la vie dans la mémoire des vivants. Ainsi le temps a passé ; le printemps a verdi la terre ; l'été a mûri les moissons ; déjà, les bois prennent les tons variés de l'automne et les feuilles rougies de la vigne commencent à se détacher au passage du vent.

Claudette gouverne la ferme, comme jadis Mme Humbert. Claude laboure, moissonne, surveille les ouvriers, achète et vend ; il est le maître. On dit aux environs qu'il épousera Claudette ; mais jusqu'à présent les jeunes gens ne se sont pas expliqués sur ce point. Claude pourtant change de manières avec Claudette ; il se rapproche d'elle. Il la regarde d'une certaine façon tout en lui parlant d'affaires ; il essaie de lui prendre les mains ; par moments, sa voix s'embarrasse.

- Claudette... commence-t-il.

Mais Claudette est loin. La malicieuse jeune fille le traite comme ses amoureux d'autrefois et comme M. le curé. Elle lui glisse entre les mains ; elle échappe au regard expressif qu'elle a peut-être provoqué ; elle répond aux tendres inflexions de voix par un rire frais et moqueur ; elle est sourde à certains appels. Pourquoi agit-elle ainsi ? Elle ne sait pas ; elle obéit à l'instinct de sa nature. Cependant Claude, peu à peu, s'inquiète ; il souffre ; il pâlit ; et cette nouvelle douleur se trahit dans son accent et dans ses gestes qui deviennent nerveux.

Un jour que Claudette s'est enfuie, après avoir hésité, il est vrai, Claude la poursuit et l'atteint dans le verger ; il la saisit brusquement par le bras et lui demande en la regardant avec des yeux où des larmes vont jaillir :

- Claudette, pourquoi ne veux-tu pas m'écouter ?

- Que dites-vous là, Claude ? Je veux bien vous écouter, mais lâchez-moi, vous me faites mal.

- Non, non, je ne te lâcherai pas, Claudette, que tu ne m'aies répondu comme je le veux. Claudette, est-ce que tu ne vois pas comme je t'aime ?

Claudette lève sur le jeune homme ses yeux qui rient pendant que ses lèvres font une moue toute drôle ; mais elle ne répond pas. Comme elle se sauverait, s'il ne la tenait bien serrée !

Claude fronce les sourcils d'impatience.

- Tiens, Claudette, veux-tu que je te dise ? s'écrie-t-il. Eh bien, j'ai vu hier à l'auberge, dans une commune tout près de la nôtre, à Moyemont, un monsieur d'Épinal, un savant qui sait lire les vieux grimoires. Il venait, à ce

qu'il disait, de faire une découverte curieuse dans les archives conservées à la mairie. Il y a eu autrefois, paraît-il, à Moyemont, une sorcière qui s'appelait Claudette, dont les curés avaient brûlé la mère et qu'ils ont failli brûler elle-même. Je crois que tu descends de cette Claudette-là. Tu portes déjà le nom de la sorcière ; tu pourrais bien avoir de son sang dans les veines. Tu es assez méchante pour cela.

Claudette ne sait si elle doit rire ou se fâcher ; elle regarde Claude ; l'expression anxieuse de son visage dément le ton plaisant qu'il s'efforce de prendre. Alors, doucement, un sourire radieux efface la moue maligne des lèvres de la jeune fille ; c'est comme un astre qui se lève et la transfigure.

- Ah ! Claude, je ne sais pas si je suis sorcière, mais pour sûr, toi, tu n'es pas sorcier.

- Pourquoi ? demande le jeune homme étonné.

- Parce que, répond Claudette, rougissante, en appuyant son front sur l'épaule de Claude, parce que tu me demandes encore si je t'aime.

- Ah mon Dieu ! fit Claude.

Le ciel tout bleu riait, les montagnes au loin étincelaient dans une gloire, et les feuilles et les fleurs, autour d'eux, frémissaient, touchées par une brise légère.

Un mois plus tard, M. le curé les maria. Il s'efforçait de n'avoir pas l'air bourru, mais ses mains tremblaient un peu en bénissant les jeunes époux. Ç'eut été bien pis s'il avait deviné qu'à leur insu à tous Claudette vengeait ce jour-là ses aïeules les sorcières des persécutions de l'Église ; mais le véritable sens des événements échappe presque toujours à ceux qu'ils atteignent ; M. le curé savait seulement qu'il avait perdu à la fois la jolie fille et l'argent. C'était bien assez. Le reste concerne les poètes, les philosophes et les archivistes.

Publié dans *l'Annuaire des Vosges 1885*, par Léon Louis, p. 14-28.